



Lectures
Les comptes rendus

Angélique Del Rey, *La tyrannie de l'évaluation*

Gérard Creux



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/10966>

ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Référence électronique

Gérard Creux, « Angélique Del Rey, *La tyrannie de l'évaluation* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2013, mis en ligne le 15 mars 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lectures/10966>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Angélique Del Rey, *La tyrannie de l'évaluation*

Gérard Creux

- 1 Angélique Del Rey propose dans son ouvrage d'analyser la question de « l'évaluation » devenue aujourd'hui un leitmotiv des sociétés modernes néolibérales. Le titre même de l'ouvrage donne la tonalité du contenu qui s'inscrit dans une posture critique et s'inspire, entre autres, des apports théoriques de Michel Foucault ou encore d'Edgar Morin.
- 2 Trouvant ses fondements dans le capitalisme sous la forme d'une « méritocratie » qui se fonde, en partie, sur l'effort individuel, l'évaluation est le fruit des démocraties modernes qui se sont inscrites dans une logique de progrès des libertés, « dans la mesure où la sélection est fondée sur autre chose que le sang » (p. 71). Au fil du temps, elle s'est immiscée dans les principales sphères de la vie sociale (école, entreprise, politiques publiques, etc.). En effet, l'entreprise tout comme les institutions publiques sont aujourd'hui inscrites dans des logiques de compétitivité. Comme le note l'auteure, la compétition est au cœur de l'économie mondialisé où « il n'y en a plus pour tout le monde » (de travail comme de richesses) » (p. 21). Dans ces conditions, l'évaluation devient un élément incontournable qui permet de mesurer cette compétitivité. Elle est davantage axée dans une logique purement économique, inscrite dans une « culture du résultat », et à l'injonction de « faire du chiffre ».
- 3 S'intéressant aux politiques publiques, Angélique Del Rey propose de reprendre les différents modèles d'évaluation depuis la naissance de l'État social. Si ce dernier se caractérise par la prise en charge des problèmes sociaux et en même temps par l'évaluation des besoins des personnes exclues, les sciences sociales vont aussi pleinement participer à ces différents programmes. Différentes formes d'évaluation vont se succéder : l'évaluation bureaucratique qui s'attache à contrôler que l'action est faite suivant les règles, les lois édictées. L'évaluation « technico-économique » qui va davantage porter sur l'efficacité des politiques publiques à travers des objectifs qui font référence au NPM¹. Enfin l'évaluation managériale qui naît de la critique du précédent modèle dont le reproche porte principalement sur l'impuissance à conduire le changement. Elle est basée

sur la performance quand bien même l'action publique devrait garantir une égalité de l'accès aux droits aux individus.

- 4 Ces évaluations sont principalement fondées sur une production de chiffres qui se veut « objective ». Néanmoins, l'auteure note qu'il serait nécessaire de s'interroger sur leurs constructions et les intérêts à produire de ce type de données. Car selon elle, « au nom de la *performance*, on crée une mesure qui décolle de la réalité et ne « mesure » plus que la capacité du réel à se conformer à la mesure » (p. 46). L'évaluation découpe la réalité en catégories et la quantifie. Cette représentation du monde fait fi de toute singularité et de la multiplicité des expériences sociales de chaque individu. Autrement dit, en faisant référence à Herbert Marcuse² « les nouvelles évaluations « unidimensionnalisent » un réel multidimensionnel » (p. 98).
- 5 Cependant, l'intérêt de l'ouvrage d'Angélique Del Rey réside dans l'analyse qu'elle fait de la manière dont les individus ont intériorisé le processus de l'évaluation. En effet, si les nouvelles évaluations suscitent de l'engouement que ce soit de la part des pouvoirs publics ou du monde de l'entreprise, elles sont aliénantes dans la mesure où elles ne s'imposent non pas par la force (l'auteure reprend la notion de « servitude volontaire »), mais à travers la production de « savoirs objectifs » (parce qu'elles utilisent un raisonnement rationaliste notamment à travers l'usage des statistiques). Le pouvoir qu'elles exercent empêche toute prise de conscience, leur critique étant perçue comme de l'irresponsabilité, car les évaluations sont censées faire progresser l'individu. En cela, elles sont perverses. S'appuyant sur Michel Foucault, l'auteure avance l'idée que la domination de l'évaluation n'est pas un pouvoir souverain, mais elle est diffuse et produit ce qu'elle nomme des « effets de pouvoir » entendu comme un pouvoir *positif* de transformation et d'assujettissement de l'individu.
- 6 Pour Angélique Del Rey, cette soumission à l'évaluation conduit à une « société disciplinaire » qui touche aussi bien les manières d'être, d'agir, de penser, amenant les personnes à adopter les « bonnes pratiques » ou les « bons comportements ». Elle s'exerce sans violence physique et d'autant mieux que l'individu a intériorisé les normes d'évaluation d'où la difficulté à toute forme de résistance. De plus, les nouvelles technologies participent pleinement de l'évaluation permanente et de cette soumission. L'auteure prend l'exemple du nombre de visites d'un site personnel, du nombre d'amis sur Facebook, du nombre de personnes qui ont aimé tel ou tel article publié sur internet, etc. Autrement dit, il s'agit de devenir visible (« ce qui est invisible n'existe pas » (p. 75)), et de s'inscrire dans des logiques d'adaptation courantes.
- 7 Par ailleurs, et cet élément est central dans sa démonstration, ce qui caractérise l'évaluation dès lors qu'elle porte sur l'individu, c'est qu'elle le détache de son environnement (qu'il soit familial ou encore attaché à un groupe particulier). Il devient ainsi seul responsable de ses réussites ou de ses échecs. Autrement dit, « je mérite ce que je suis » (p. 87). Et l'auteure d'avancer que « la conception moderne du mérite distingue ce que je suis (...) de ce que je fais, la conception postmoderne³ du mérite porte sur l'être même de l'individu » (p. 87). Ainsi, ce qui est attendu aujourd'hui d'un individu c'est un ensemble de savoirs être. Et ce n'est pas tant ce qu'il produit ou fait qui importe, mais la manière dont il se comporte. Cette description de l'individu n'est pas sans rappeler celle développée par Zygmunt Bauman⁴, forcer à s'adapter et à changer d'identité régulièrement.
- 8 Si le trait est quelques fois forcé, Angélique Del Rey pose une critique de « la folie évaluatrice » qui se réalise par la mesure de la performance et le classement. À la lecture

de l'ouvrage, on pourrait avancer que l'évaluation est un « fait social total ». Elle s'infiltrerait au niveau des structures et des individus qui sont considérés comme étant détachés de tout lien et de toute substance. Ce qui l'amène à penser que pour qu'une évaluation soit productrice de « niveaux d'agir », elle doit être « territorialisée » au sens où elle doit prendre en compte l'histoire, analyser le passé et l'expérience, ainsi que l'environnement dans lequel évolue l'individu.

NOTES

1. New Public Management. Né aux États-Unis et en Angleterre dans les années 80, cette idéologie s'articule autour de l'efficacité (dépenser moins), l'efficience (dépenser mieux) et l'équité (dépenser pertinemment)
 2. Marcuse Herbert, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Editions de minuit, 1968
 3. La différence entre conception moderne et conception postmoderne aurait mérité d'être davantage explicitée.
 4. Bauman Zygmunt, *La vie liquide*, Rodez, Editions Le Rouergue/Chambon, 2006
-

AUTEUR

GÉRARD CREUX

Docteur en sociologie et attaché de recherche à l'IRTS de Franche-Comté